

Le Caprice de l'amant

Johann Wolfgang von Goethe

Publication:

Source : Livres & Ebooks

TitreLe Caprice de l'amant

PASTORALE EN UN ACTEtraduit par J. Porchat

PERSONNAGES.

ÉGLÉ.

AMINE.

ÉRIDON.

LAMON.

SCÈNE I.

AMINE, ÉGLÉ, LAMON.

*(Aminé et Églé sont assises à l'un des côtés du théâtre et tressent des couronnes.
Lamon survient et apporte une corbeille de fleurs.)*

LAMON, *posant la corbeille .*

Voici encore des fleurs.

ÉGLÉ.

Bon.

LAMON.

Voyez donc comme elles sont belles ! L'œillet, je l'ai cueilli pour toi.

ÉGLÉ.

La rose!...

LAMON.

Non, mon enfant! C'est Aminé à qui j'apporte aujourd'hui la merveille de l'année. J'aime à voir la rose dans les cheveux noirs.

ÉGLÉ.

Et voilà ce qu'il faut que j'appelle obligeant et gracieux?

LAMON.

M'aimes-tu depuis si longtemps sans me connaître? Je le sais parfaitement: tu n'aimes que moi seul; et ce cœur joyeux t'appartient aussi pour jamais. Tu le sais. Mais veux-tu m'enchaîner encore davantage? Est-ce digne de blâme d'en trouver aussi d'autres jolies? Je ne te défends pas de dire: «Celui-là est beau, celui-ci est charmant, cet autre est enjoué.» Je promets de ne pas en être fâché.

ÉGLÉ.

Ne le sois pas, et je ne me fâcherai pas non plus. Nous péchons tous deux également. J'écoute plus d'un berger avec un air affable, et tu contes des douceurs à plus d'une bergère, quand je ne suis pas auprès de toi. Il est facile de gouverner son cœur, mais non son humeur badine. Il faut que la légèreté nous préserve de l'inconstance. La jalousie me sied moins encore qu'à toi. (*À Amine.*) Nous te faisons sourire! Que penses-tu, ma chère? Parle!

AMINE.

Peu de chose.

ÉGLÉ.

Assez pour sentir mon bonheur et ton tourment.

AMINE.

Comment donc ?

ÉGLÉ.

Comment donc ? Tandis que nous jouons ensemble, que la langueur de l'amour s'enfuit devant nos rires, ton tourment commence dès que ton amant te voit. Jamais il n'y eut d'homme plus capricieux. Tu crois qu'il t'aime ; oh ! non, je le connais mieux. Il voit que tu obéis : voilà pourquoi il t'aime, le tyran, afin d'avoir quelqu'un à qui il puisse commander.

AMINE.

Ah ! il m'obéit souvent.

ÉGLÉ.

Pour commander encore. Ne faut-il pas que tu dérobes à sa vue chacun de tes regards ? La puissance que la nature a mise dans nos yeux pour enchanter l'homme ou pour l'abattre, tu l'as sacrifiée à ton amant, et tu dois t'estimer heureuse, si seulement il te regarde d'un air gracieux. Le front ridé, les sourcils froncés, le regard sombre, farouche, les lèvres serrées : quel aimable visage il montre chaque-jour, jusqu'à ce que les prières, les baisers et la plainte aient chassé de son front cette fâcheuse bourrasque !

AMINE.

Tu ne le connais pas assez ; tu ne l'as pas aimé. Ce n'est pas le caprice qui obscurcit son front ; un bizarre chagrin est le tourment de son cœur, et trouble pour lui et pour moi les plus beaux jours d'été ; et pourtant je me console, parce que, s'il me voit seulement, s'il entend ma voix caressante, bientôt son caprice s'enfuit.

ÉGLÉ.

En vérité, c'est la un grand bonheur dont on pourrait se passer. Cependant nomme-moi le plaisir qu'il t'ait jamais permis. Comme le cœur te battait quand on parlait de danse ! Ton amant fuit la danse, et il t'entraîne après lui, pauvre bergère. Ce n'est pas étonnant qu'il ne te souffre dans aucune fête, puisqu'il envie à l'herbe des prés la trace de tes pas ; qu'il déteste, comme un rival, l'oiseau que

tu aimes. Comment pourrait-il être tranquille, quand un autre te prend dans ses bras, et même, en tournant avec toi dans la file, te presse tendrement contre lui, et te dit tout bas des mots d'amour.

AMINE.

Ne sois pas non plus injuste, puisqu'il me laisse aller avec vous à cette fête, parce que je l'en ai prié.

ÉGLÉ.

Tu le sentiras.

AMINE.

Comment ?

ÉGLÉ.

Pourquoi reste-t-il en arrière ?

AMINE.

Il aime peu la danse.

ÉGLÉ.

Non, c'est une quinte. Si tu reviens contente, il commencera d'un ton demi-moqueur : « Vous avez eu beaucoup de plaisir ! - Beaucoup. - C'est fort bien. Vous avez joué ? - Au gage touché. - Bon ! Damétas en était ?... Et vous avez dansé ? - Autour de l'arbre. - J'aurais voulu vous voir. Il a sans doute fort bien dansé ?... Que lui as-tu donné en récompense ?

AMINE, *souriant*.

Oui !

ÉGLÉ.

Tu ris !

AMINE.

Ma chère, c'est tout à fait son langage !... Encore des fleurs !

LAMON.

En voici. Ce sont les plus belles.

AMINE.

Cependant je suis heureuse de le voir envier mes regards à tout le monde. Je vois, à cette jalousie, combien mon amant m'estime, et mon petit orgueil est dédommagé de tous mes tourments.

ÉGLÉ.

Mon enfant, je te plains ; on ne peut plus te sauver, puisque tu aimes ta souffrance ; tu fais du bruit avec tes chaînes, et te persuades que c'est de la musique.

AMINE.

Il me manque un ruban pour le nœud.

ÉGLÉ, à *Lamon* .

Tu m'en as dérobé un qui m'était venu de la couronne de mai, a la fête du printemps.

LAMON.

Je vais le chercher.

ÉGLÉ.

Mais tu reviendras bientôt .

SCÈNE II

ÉGLÉ, AMINE.

AMINE.

Il n'estime guère ce que son amie lui donne.

ÉGLÉ.

Je ne suis pas moi-même satisfaite des façons de mon amant. Il est trop peu sensible aux badinages de l'amour, qui, si frivoles qu'ils soient, charment un cœur délicat. Mais, mon amie, crois-moi, c'est une moindre peine d'être aimée trop peu que de l'être à l'excès. J'approuve la fidélité, mais il faut qu'elle donne à notre vie, avec une pleine sûreté, un plein repos.

AMINE.

Ah! mon amie, un cœur tendre comme celui de mon amant est précieux. À la vérité, il m'afflige souvent, mais il est aussi touché de ma douleur. Me fait-il quelque reproche, commence-t-il à me tourmenter, je n'ai qu'à dire un mot, un mot d'amitié, aussitôt il est transformé; l'humeur farouche et querelleuse s'enfuit; il pleure même avec moi, s'il me voit pleurer; il tombe à mes pieds avec tendresse et me supplie de lui pardonner.

ÉGLÉ.

Et tu lui pardones!

AMINE.

Toujours.

ÉGLÉ.

N'est-ce pas vivre misérable ? Pardonne toujours à l'amant qui toujours nous offense ! avoir les peines de l'amour, et n'être jamais récompensée !

AMINE.

Ce qu'on ne peut changer....

ÉGLÉ.

Ce qu'on ne peut changer ?... Le corriger n'est point difficile.

AMINE.

Comment cela ?

ÉGLÉ.

Je veux te l'apprendre. Ta peine, le mécontentement d'Éridon viennent....

AMINE.

De quoi ?

ÉGLÉ.

De ta tendresse.

AMINE.

Qui devrait seulement, me semble-t-il, allumer amour pour amour.

ÉGLÉ.

Tu te trompes : sois dure et sévère, tu le trouveras tendre. Essaie une fois seulement ; ménage-lui une petite peine : l'homme veut conquérir ; il ne veut pas être tranquille. Éridon vient-il passer une petite heure avec toi, il ne sait que trop bien qu'il réussira toujours. Le nombre de ses rivaux ne l'effraye point ; il sait que tu l'aimes beaucoup plus qu'il ne t'aime. Son bonheur est trop grand pour lui, et il prête à rire : comme il n'a point de malheur, il veut se rendre malheureux. Il voit que tu n'aimes plus rien que lui sur la terre, et s'inquiète uniquement parce que tu ne lui donnes aucun sujet d'inquiétude. Qu'il lui arrive de croire que tu pourrais te passer de lui, il sera furieux sans doute, mais cela ne durera pas longtemps : alors un regard le rendra plus heureux que maintenant un baiser. Fais qu'il ait lieu de craindre, et il sera heureux.

AMINE.

Oui, tout cela est bien ; mais je ne puis le mettre à exécution.

ÉGLÉ.

Qui donc aussi perdrait sitôt courage ? Va, tu es par trop faible.... Regarde là-bas !

AMINE.

Mon Éridon !

ÉGLÉ.

Je m'y attendais. Pauvre enfant ! Il vient, déjà tu trembles de joie. Cela ne vaut rien. Si tu veux jamais le corriger, il te faut le voir approcher sans être émue, l'entendre sans être émue ; que ton sein cesse de palpiter, ton visage de rougir. Alors....

AMINE.

Oh ! laisse-moi ! Ce n'est pas ainsi que j'aime.

SCÈNE III.

ÉRIDON, AMINE, ÉGLÉ.

(Éridon s'avance à pas lents, les bras croisés ; Amine se lève et court au-devant de lui ; Églé reste assise et continue son travail.)

AMINE, *le prenant par la main.*

Mon bien-aimé !

ÉRIDON, *lui baisant la main.*

Mon amie !

ÉGLÉ, *à part.*

Quelle douceur !

AMINE.

Les belles fleurs ! Dis-moi, mon ami, qui te les a données ?

ÉRIDON.

Qui ? Celle que j'aime.

AMINE.

Comment ?... Ah ! ce sont les miennes ! si fraîches encore, de la veille !

ÉRIDON.

Quand j'obtiens quelque chose de toi, je sais l'apprécier. Mais celles que je t'ai données !

AMINE.

J'en fais ces couronnes pour la fête.

ÉRIDON.

Pour la fête ! Comme tu vas briller ! éveiller l'amour dans le cœur du jeune homme et la jalousie chez la jeune fille !

ÉGLÉ.

Réjouis-toi de posséder la tendresse d'une bergère à laquelle tant de rivaux prétendent.

ÉRIDON.

Je ne puis être heureux lorsque tant de gens m'envient.

ÉGLÉ.

Et cependant tu le pourrais, car qui est plus tranquille que toi ?

ÉRIDON, *à Amine.*

Parle-moi donc de la fête : Damétyas y paraîtra sans doute ?

ÉGLÉ, *vivement.*

Il m'a dit qu'il n'y manquerait pas aujourd'hui.

ÉRIDON, *à Amine.*

Ma belle, qui choisiras-tu pour ton danseur ? (*Amine garde le silence : Éridon se tourne vers Églé.*) Oh ! veuille y penser ; donne-lui le berger qu'elle aimera le mieux.

AMINE.

C'est impossible, mon ami, puisque tu n'y seras pas.

ÉGLÉ.

Non, écoute, Éridon, je ne puis plus souffrir cela. Quel plaisir prends-tu à tourmenter ainsi Amine ? Quitte-la, si tu crois qu'elle te soit infidèle ; si tu crois qu'elle t'aime, ne la tourmente plus.

ÉRIDON.

Je ne la tourmente point.

ÉGLÉ.

Comment ? Est-ce la rendre heureuse ? Répandre, par jalousie, le chagrin sur son plaisir ; toujours soupçonner, quand elle n'y donne jamais sujet ; qu'elle....

ÉRIDON.

Peux-tu donc me répondre qu'elle m'aime en effet ?

AMINE.

Moi, ne pas l'aimer ! Moi !

ÉRIDON.

Quand m'apprendras-tu à le croire ? Qui s'est laissé dérober un bouquet par l'audacieux Damon ? Qui a accepté ce beau ruban du jeune Thyrsis ?

AMINE.

Mon ami !...

ÉRIDON.

N'est-ce pas, tu n'as pas fait cela ? Les as-tu donc récompensés ? Oh ! oui, tu sais donner un baiser.

AMINE.

Mon bien-aimé, ne le sais-tu pas ?

ÉGLÉ.

Oh! tais-toi : il ne veut rien savoir! Ce que tu peux lui dire, tu l'as dit depuis longtemps. Il l'a entendu, et pourtant il se plaint de nouveau. Que gagneras-tu ? si tu le lui dis encore aujourd'hui, il s'en ira tranquille, et demain ce seront plaintes nouvelles.

ÉRIDON.

Et peut-être avec raison !

AMINE.

Avec raison ? Moi, infidèle ? Amine te-serait.... Mon ami, peux-tu le croire ?

ÉRIDON.

Non ! Je ne puis, je ne veux pas.

AMINE.

T'en ai-je, de ma vie, donné l'occasion ?

ÉRIDON.

Oui, tu me l'as souvent donnée.

AMINE.

Quand est-ce que je fus infidèle ?

ÉRIDON.

Jamais ! C'est là ce qui me tourmente : tu n'as jamais failli à dessein, mais toujours par légèreté. Ce qui me semble important, tu le tiens pour bagatelles ; ce qui me chagrine est pour toi insignifiant.

ÉGLÉ.

Bon ! si Amine le prend légèrement, dis-moi, quel tort cela peut-il te faire ?

ÉRIDON.

Elle me l'a souvent demandé ; oui, certes, cela me fait tort !

ÉGLÉ.

En quoi donc ? Amine ne permettra jamais beaucoup aux autres.

ÉRIDON.

Trop peu pour la soupçonner, trop pour la croire fidèle.

ÉGLÉ.

Elle t'aime plus que jamais un cœur de femme n'aima.

ÉRIDON.

Et elle aime la danse, le plaisir, les jeux, autant qu'elle m'aime.

ÉGLÉ.

Celui qui ne peut le souffrir doit aimer nos mères.

AMINE.

Tais-toi, Églé ! Éridon, cesse de m'affliger ! demande seulement à nos amis comme j'ai pensé à toi, même quand nous avons ri et folâtré loin de toi. Combien de fois, avec un chagrin qui empoisonnait mon plaisir, parce que tu n'étais pas auprès de moi, j'ai dit : « Que peut-il faire ? » Oh ! si tu ne le crois pas, viens aujourd'hui avec moi, et puis dis encore que je te suis infidèle ! Je ne danserai qu'avec toi ; je ne veux pas te quitter. Ce bras, cette main, ne presseront que toi. Si ma conduite te donne le plus léger soupçon....

ÉRIDON.

De pouvoir se contraindre ne prouve pas que l'on aime.

ÉGLÉ.

Vois ses larmes : elles coulent en ton honneur. Je n'aurais jamais cru que ton cœur fût au fond si méchant. Un mécontentement qui ne connaît point de bornes, et qui demande toujours plus, à mesure qu'on lui accorde davantage ; l'orgueil de ne pas souffrir à côté de toi, dans son sein, les petites joies de la jeunesse, qui sont tout à fait innocentes, dominant tour à tour ton cœur digne de haine ; ni son amour ni sa douleur ne te peuvent toucher. Elle m'est chère : tu ne l'affligeras plus à l'avenir. Il sera pénible de te fuir, mais il est plus pénible de t'aimer.

AMINE, *à part.*

Ah ! pourquoi faut-il que mon cœur soit si plein d'amour !

ÉRIDON.

Il reste un moment immobile, puis il s'approche d'Amine timidement, et la prend par la main.

Amine, chère enfant, peux-tu me pardonner encore ?

AMINE.

Ah ! ne te l'ai-je pas déjà prouvé trop souvent ?

ÉRIDON.

Cœur généreux, excellent, laisse-moi à tes pieds....

AMINE.

Lève-toi, mon ami !

ÉGLÉ.

Pas tant de remerciements à cette heure ! Ce qu'on sent avec trop de vivacité, on ne le sent pas longtemps.

ÉRIDON.

Et cette vivacité avec laquelle je l'honore....

ÉGLÉ.

Serait un bien plus grand bonheur, si elle était moins grande. Vous seriez plus tranquilles, et ta peine et la sienne....

ÉRIDON.

Pardonne-moi cette fois encore : je serai plus sage.

AMINE.

Va, mon ami, me cueillir un bouquet ! S'il est de ta main, comme il va bien me parer !

ÉRIDON.

Tu as déjà la rose !

AMINE.

Son cher Lamon me l'a donnée. Elle me sied bien.

ÉRIDON, *avec dépit.*

Fort bien !

AMINE.

Cependant, mon ami, je te la donne, afin que tu ne sois pas fâché.

ÉRIDON, *acceptant la rose, et baisant la main d'Amine.*

Je vais apporter des fleurs. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

AMINE, ÉGLÉ, *puis* LAMON.

ÉGLÉ.

Bon cœur ! Pauvre enfant ! Tu ne réussiras pas comme cela ! Ses fières exigences s'accroissent à mesure que tu lui donnes davantage. Prends garde, il finira par te prendre tout ce que tu aimes.

AMINE.

Qu'il me reste seulement ! C'est la seule chose qui m'inquiète.

ÉGLÉ.

Que c'est beau ! On voit bien que tu n'aimes pas depuis fort longtemps. Au commencement les choses vont ainsi : a-t-on donné son cœur, on ne pense à rien, si l'on ne pense pas à son amant. A-t-on lu, dans ce temps-là, un roman langoureux ; comme celui-ci aimait tendrement ; comme celui-là était fidèle ; comme ce héros était sensible ; comme il était grand dans le péril ; comme l'amour doublait ses forces dans le combat... tout cela nous tourne entièrement la tête ; nous croyons nous retrouver ; nous voulons être malheureuses, nous voulons triompher. Un jeune cœur reçoit bientôt l'impression du roman ; mais un cœur qui aime la reçoit plus aisément encore. Nous aimons longtemps ainsi, jusqu'à ce que nous apprenions enfin qu'au lieu d'être fidèles, nous étions de vraies folles.

AMINE.

Ce n'est pourtant pas mon cas.

ÉGLÉ.

Oui, dans ses transports, un malade dit souvent au médecin : « Je n'ai pas la fièvre. » Le croit-on sur sa parole ? Jamais. Malgré toute sa résistance, on lui donne la potion. C'est ainsi qu'il faut te la donner.

AMINE.

C'est des enfants qu'on parle de la sorte ; à mon sujet, c'est ridicule. Suis-je une enfant ?

ÉGLÉ.

Tu aimes.

AMINE.

Toi aussi.

ÉGLÉ.

Oui, aime comme moi ! Apaise l'orage qui t'a battue jusqu'aujourd'hui ! On peut être fort paisible et néanmoins aimer fort tendrement.

LAMON.

Voici le ruban !

AMINE.

Très-beau !

ÉGLÉ.

Que tu as tardé longtemps !

LAMON.

J'étais allé vers la colline ; là, Chloris m'a appelé. J'ai dû parer son chapeau de fleurs.

ÉGLÉ.

Que t'a-t-elle donné pour cela ?

LAMON.

Quoi ? Rien. Elle s'est laissé embrasser. Quoi qu'on fasse, on n'obtient pas d'une jeune fille d'autre récompense qu'un baiser.

AMINE, *montrant à Églé la couronne avec le nœud.*

Est-ce bien ainsi ?

ÉGLÉ.

Oui, donne !... (*Elle attache la couronne à Amine, de sorte que le nœud tombe sur l'épaule droite. Pendant ce temps, elle parle avec Lamon.*) Écoute, sois bien gai aujourd'hui.

LAMON.

Aujourd'hui nous allons faire un beau bruit ! On ne sent la joie qu'à demi, lorsqu'on la sent avec réserve, et qu'on est longtemps à réfléchir si notre amant permet ceci et la bienséance cela.

ÉGLÉ.

Tu as bien raison.

LAMON.

Oui, certes !

ÉGLÉ.

Amine, assieds-toi. (*Amine s'assied ; Églé lui fixe les fleurs dans les cheveux, en continuant la conversation.*) Viens, rends-moi donc le baiser de ta Chloris.

LAMON.

De bon cœur ! Le voici. (*Il l'embrasse.*)

AMINE.

N'êtes-vous pas singuliers !

ÉGLÉ.

Si Éridon l'eût fait ainsi, ce serait un bonheur pour toi.

AMINE.

Certes, il ne se permettrait pas d'embrasser une autre que moi.

LAMON.

Où est la rose ?

ÉGLÉ.

Elle a dû la lui donner pour l'apaiser.

AMINE.

Je dois être obligeante.

LAMON.

Fort bien ! Pardonne-lui et il te pardonnera. Oui, oui, je vois bien que vous vous tourmentez à l'envi.

ÉGLÉ, *achevant d'ajuster Amine.*

Voilà qui est fait.

LAMON.

Charmant!

AMINE.

Ah! si j'avais tout de suite les fleurs qu'Éridon doit m'apporter!

ÉGLÉ.

Attends-le toujours ici. Je vais m'occuper de ma parure. Viens, Lamon, viens avec moi! Nous te laissons seule et nous reviendrons bientôt.

SCÈNE V.

AMINE, *puis* ÉRIDON.

AMINE.

Oh! quelle tendresse, quel bonheur digne d'envie! que je voudrais, si cela dépendait de moi, voir Éridon content et moi satisfaite!... Si je ne lui avais pas donné tant de pouvoir sur moi, il vivrait plus heureux et moi plus contente. Si j'essayais de lui retirer ce pouvoir par ma réserve! Mais comme ma froideur enflammera sa colère! Je connais son courroux: comme je tremble de le sentir! Mon cœur, que tu joueras mal ce rôle pénible! Mais, si tu le portes aussi loin que ton amie, comme il t'a fait la loi jusqu'à présent, tu la lui feras à l'avenir.... L'occasion se présente aujourd'hui: pour ne pas la laisser échapper, je veux sur-le-champ.... Il vient! mon cœur, de la fermeté!...

ÉRIDON, *lui présentant tes fleurs.*

Elles ne sont pas trop belles, mon amie. Pardonne-moi, je les ai cueillies à la hâte.

AMINE.

Il suffit qu'elles viennent de toi.

ÉRIDON.

Elles ne sont pas aussi vermeilles qu'étaient ces roses que Damon t'a dérobées.

AMINE, *les plaçant à son corsage.*

Je les garderai bien ; là où tu demeures doit être aussi la demeure de ces fleurs.

ÉRIDON.

Leur sûreté à cette place est-elle... ?

AMINE.

Crois-tu peut-être ?...

ÉRIDON.

Non ! Je ne crois rien, ma belle ; c'est seulement de la crainte que je sens. Parmi les jeux folâtres, quand le plaisir de la danse, le bruit de la fête le distraient, le cœur le plus fidèle oublie ce que la sagesse lui conseille et ce que le devoir lui commande. Tu peux bien penser souvent à moi, même dans le plaisir ; mais tu n'es plus assez sévère pour contenir la liberté que la jeune troupe se croit bientôt permise, quand une jeune fille lui souffre quelque chose par simple badinage ; leur vain orgueil prend très-vite un jeu frivole pour de la tendresse.

AMINE.

Il suffit qu'ils se trompent. Un peuple de soupirants peut bien tourner autour de moi, mais toi seul possèdes mon cœur, et, dis-moi, que veux-tu de plus ? Tu peux bien permettre à ces pauvres gens de me regarder. Ils croient des merveilles....

ÉRIDON.

Non ! il ne faut pas qu'ils croient rien. C'est là ce qui m'afflige. Je sais, il est vrai, que tu m'appartiens ; mais quelqu'un d'eux se croit peut-être favorisé comme moi. Ses yeux rencontrent les tiens, et déjà il rêve tes baisers, et triomphe même de l'avoir enlevée à ton amant.

AMINE.

Eh bien, trouble son triomphe ! Mon bien-aimé, viens avec moi ; fais-leur voir l'avantage que tu....

ÉRIDON.

Je te remercie. Il serait cruel d'accepter le sacrifice. Ma belle, tu rougiras de ton mauvais danseur. Je sais à qui, dans le bal, votre orgueil donne la préférence ; c'est à celui qui danse avec grâce, et non à celui que vous aimez.

AMINE.

C'est la vérité.

ÉRIDON, *avec une raillerie contenue.*

Oui. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas le don de ce léger Damarès, que l'on vante si fort ! Avec quel charme ne danse-t-il pas !

AMINE.

Si bien, que nul ne l'égale.

ÉRIDON.

Et chaque beauté....

AMINE.

L'estime....

ÉRIDON.

L'aime pour cela !

AMINE.

Peut-être.

ÉRIDON.

Peut-être ? Malédiction !... Certainement !

AMINE.

Pourquoi te démener ainsi ?

ÉRIDON.

Tu le demandes ? Ne me tourmentes-tu pas à me rendre furieux ?

AMINE.

Moi ! Parle, n'es-tu pas l'auteur de ta souffrance et de la mienne, cruel Éridon ? Comment peux-tu donc être ainsi ?

ÉRIDON,

Je le dois : je t'aime. L'amour m'apprend la plainte. Si je t'aimais moins vivement, je ne t'obsédera pas. Je sens mon tendre cœur ravi de joie, quand ton œil me sourit, quand ta main me presse. Je rend grâces aux dieux, qui m'ont donné ce bonheur ; mais je le veux pour moi seul, nul autre ne doit en jouir.

AMINE.

Eh bien, de quoi donc te plaindre ? Nul autre n'en jouit jamais.

ÉRIDON.

Et pourtant tu les souffres ; non, tu dois les haïr.

AMINE.

Les haïr ! Et pourquoi ?

ÉRIDON.

Parce qu'ils t'aiment.

AMINE.

La belle raison !

ÉRIDON.

Je le vois, tu ne veux pas les affliger ; il faut que tu les ménages ; ton plaisir sera moins vif, si tu ne....

AMINE.

Éridon, tu es bien injuste. L'amour nous ordonne-t-il de renoncer à l'humanité ? Un cœur qui en aime un autre ne peut haïr personne. Ce tendre sentiment n'en souffre aucun si affreux, et moins encore chez moi.

ÉRIDON.

Comme tu défends bien l'orgueilleux plaisir qu'une tendre beauté trouve à tromper tous ensemble vingt fous à genoux devant elle ! Aujourd'hui est un grand jour, qui nourrit ton orgueil ; aujourd'hui tu verras plus d'un homme qui t'honore comme une déesse ; plus d'un jeune cœur s'enflammera encore pour toi ; à peine trouveras-tu assez de regards pour tous tes serviteurs. Pense à moi, quand la troupe de ces insensés te charmera : je suis le plus grand de tous ! Va !

AMINE, *à part.*

Fuis, faible cœur ! il triomphe ! O dieux ! Est-il donc au monde pour troubler tous mes plaisirs ? Ma misère persistera-t-elle donc pour ne jamais cesser ? (*À Éridon.*) Tu fais du léger lien de l'amour un joug pesant ; tu me tourmentes comme un tyran, et moi, je t'aime encore ! Je réponds avec toute ma tendresse à tes fureurs ; je te cède en tout, et cependant tu n'es pas satisfait. Que n'ai-je pas sacrifié ? Ah ! cela ne te suffit jamais. Tu veux le plaisir d'aujourd'hui ? Eh bien, tu l'auras ! (*Elle enlève la couronne de sa tête, elle la jette, et poursuit avec un calme forcé.*) N'est-il pas vrai, mon bien-aimé ? tu me vois avec bien plus de plaisir comme cela que parée pour la fête ? Ta colère n'est-elle pas apaisée ? Tu ne me regardes pas ? Es-tu fâché contre moi ?

ÉRIDON.

(*Il tombe à ses pieds.*) Amine !... honte et repentir ! pardonne ; je t'aime ! Va à la fête !

AMINE.

Mon ami, je resterai avec toi. De tendres chansons nous feront passer le temps.

ÉRIDON.

Ma bien-aimée, va !

AMINE.

Va, va chercher ta flûte.

ÉRIDON.

Tu le veux ! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

AMINE, seule .

Il semble affligé, et en secret il est transporté de joie. Avec lui tu emploieras vainement la tendresse. Est-il ému de ce sacrifice ? Il semble à peine en être touché. Il le tient pour un devoir. Que veux-tu, pauvre cœur ? Tu murmures, tu oppresses mon sein. Ai-je mérité cette douleur ? Oui, tu la mérites. Tu le vois, il ne cesse pas de t'affliger, et pourtant tu ne cesses pas d'aimer. Je ne le souffrirai pas plus longtemps. Silence. Ah ! déjà j'entends là-bas la musique. Le cœur me bat ; mon pied veut courir. Je veux ? Qu'est-ce qui oppresse de la sorte mon sein agité ? Quelle angoisse je sens ! Des flammes brûlantes dévorent mon cœur. Courons à la fête ! Ah ! il me retient. Fille infortunée ! Voilà donc le bonheur de l'amour ! (*Elle se jette sur le gazon et pleure. À l'entrée de Lamon et d'Églé, elle se lève et s'essuie les yeux.*) Malheur ! Ils viennent ! Comme ils vont se railler de moi !

SCÈNE VII.

AMINE, ÉGLÉ, LAMON.

ÉGLÉ.

Vite ! La troupe s'en va ! Amine !... Comment ?... Des larmes ?...

LAMON. (*Il ramasse la couronne.*)

La couronne ?

ÉGLÉ.

Qu'est cela ? Qui l'a enlevée de ta tête ?

AMINE.

Moi !

ÉGLÉ.

Ne veux-tu donc pas nous suivre ?

AMINE.

Volontiers, si cela m'était permis.

ÉGLÉ.

Qui donc aurait quelque chose à te permettre ? Allons, parle avec moins de mystère ! Sois sans crainte avec nous ! Éridon a-t-il ?...

AMINE.

Oui, c'est lui.

ÉGLÉ.

Je l'avais bien pensé. Insensée, quoi, la souffrance ne te rend pas plus sage ! Lui as-tu promis peut-être de rester avec lui pour passer ce beau jour dans les soupirs ! Je n'en doute pas, mon enfant ; tu as pour lui cette complaisance. (*Après un moment de silence, faisant un signe à Lamon.*) Mais tu en seras plus jolie, si tu gardes la couronne. Viens la mettre ! Et, vois-tu, qu'elle descende ici sur l'épaule ! Maintenant, te voilà belle ! (*Amine se tient debout les yeux baissés, et laisse faire Églé. Églé fait un signe à Lamon.*) Mais le temps passe. Il me faut joindre le cortège.

LAMON.

Fort bien ! Je suis à ton service, aimable enfant.

AMINE, *avec saisissement.*

Adieu !

ÉGLÉ, *en s'éloignant.*

Amine ! Eh bien, ne viens-tu pas avec nous ? Vite ! (*Amine les observe avec tristesse et garde le silence.*)

LAMON. (*Il prend Églé par la main pour l'entraîner.*)

Ah ! laisse-la donc. Je pourrais en mourir de dépit. Il faut qu'elle me gâte la belle danse ; la danse à droite et à gauche ! Elle seule la connaît comme il faut. Je comptais sur elle : à présent il lui prend fantaisie de rester à la maison. Viens, je ne veux plus rien lui dire.

ÉGLÉ.

Tu manques la danse ! Oui, tu es bien à plaindre. Il fait si beau danser ! Adieu ! (*Églé veut embrasser Amine ; Amine se jette à son cou et pleure.*)

AMINE.

Je ne puis plus l'endurer !

ÉGLÉ.

Tu pleures ?

AMINE.

Oui, mon cœur pleure et m'opprime. Je voudrais.... (*avec transport.*) Éridon !... Je crois que je te hais.

ÉGLÉ.

Il l'aurait mérité. Mais non ! Qui peut haïr son amant ? Tu dois l'aimer, et pourtant ne pas te laisser dominer. Je l'ai dit depuis longtemps. Viens avec nous !

LAMON.

À la danse, à la fête !

AMINE.

Mais Éridon ?

ÉGLÉ.

Va toujours ! Je reste. Écoute ; il se laissera prendre, et viendra aussi. Dis-moi, cela te ferait-il plaisir ?

AMINE.

Infiniment.

LAMON.

Alors viens ! Entends-tu là-bas les chalumeaux?... Cet air charmant ! (*Il prend Amine par la main, chante et danse.*)

ÉGLÉ, *chantant.*

« Et lorsque votre amoureux vous tourmente par jalousie, se plaint pour un clin d'œil, un sourire, vous taquine injustement, parle d'inconstance : alors chantez et dansez, et vous ne l'entendrez pas. » (*Lamon entraîne Amine avec lui en dansant.*)

AMINE, *en s'éloignant.*

Oh ! amène-le avec toi !

SCÈNE VIII.

ÉGLÉ, *puis* ÉRIDON, *portant une flûte et de la musique.*

ÉGLÉ, *à part.*

Fort bien ! Nous allons voir ! Dès longtemps je désirais avoir l'occasion et le plaisir de corriger ce pasteur. Aujourd'hui mon vœu est rempli. Attends, je veux t'instruire, t'apprendre à te connaître, et, si, après cela, tu la désolés.... Il vient !. ;. Holà ! Éridon !

ÉRIDON.

Où est-elle ?

ÉGLÉ.

Comment, tu le demandes ! Elle est, avec mon cher Lamon, où les chalumeaux résonnent.

ÉRIDON. (*Il jette la flûte par terre et déchire la musique.*) Maudite trahison !

ÉGLÉ.

Es-tu furieux ?

ÉRIDON.

Pourrais-je ne pas l'être ! Ici la trompeuse, avec un visage souriant, arrache la couronne de sa tête, et me dit : « Je ne danserai pas ! » Le demandais-je ? Et !... Ah ! (*Il frappe du pied, et jette par terre la musique déchirée.*)

ÉGLÉ, *d'un ton posé.*

Permetts-moi de demander quel est ton droit pour lui défendre la danse. Veux-tu donc qu'un cœur plein de ton amour ne sente aucun bonheur qu'auprès de toi ? Crois-tu que le goût de tout plaisir nous passe, dès que la tendresse remplit le cœur d'une jeune fille ? Il suffit qu'elle te donne les plus belles heures ; qu'elle se trouve mieux avec toi qu'avec tout autre ; qu'absente elle pense à toi. Aussi c'est une folie, mon ami, de l'affliger sans cesse ; elle peut aimer les jeux et la danse, et néanmoins t'aimer toujours.

ÉRIDON. (*Il croise les bras et lève tes yeux au ciel.*)

Ah !

ÉGLÉ.

Dis-moi, crois-tu donc que ce soit de l'amour, quand tu le retiens auprès de toi ? Non, c'est de l'esclavage. Tu viens : il faut qu'elle te voie, qu'elle te voie toi seul à la fête. Tu t'en vas : il faut qu'elle s'en aille aussitôt avec toi. Elle hésite : soudain ton regard devient sombre. Alors elle te suit, mais son cœur demeure en arrière bien souvent.

ÉRIDON.

Ou plutôt toujours !

ÉGLÉ.

On entend bien quand c'est le dépit qui parle. Où manque la liberté, tout plaisir est mort. Nous sommes ainsi. Un enfant a du goût pour le chant ; on lui dit : « chante-moi quelque chose ; » il se trouble et se tait. Si tu laisses la liberté à ton amie, elle ne te laissera pas ; mais, si tu es trop dur avec elle, prends garde qu'elle ne te haïsse.

ÉRIDON.

Me haïr !

ÉGLÉ.

Comme tu l'auras mérité. Saisis ce moment et assure-toi le bonheur de la véritable tendresse. Car un cœur tendre, poussé par sa propre ardeur, peut seul être fidèle, seul aimer véritablement. Dis-moi, sais-tu donc s'il t'est fidèle, l'oiseau que tu tiens en cage ?

ÉRIDON.

Non !

ÉGLÉ.

Mais, s'il vole en liberté dans le jardin et la campagne, et cependant revient ?...

ÉRIDON.

Oui ! bien ! Je le sais alors !

ÉGLÉ.

Ta joie n'est-elle pas plus grande, quand tu vois la petite bête, qui t'aime si tendrement, qui connaît la liberté et te donne pourtant la préférence ? Et, si une fois ton amie revient d'une fête, encore émue de la danse, et te cherche ; si ses regards laissent voir que son plaisir n'est jamais complet, lorsque tu es absent, toi, son bien-aimé, son unique ; si elle te jure qu'un baiser de toi a plus de prix pour elle que les plaisirs de mille fêtes : n'es-tu pas alors digne d'envie ?

ÉRIDON, *ému.*

Églé !

ÉGLÉ.

Crains que la colère des dieux ne s'allume, en voyant que l'homme le plus heureux connaît si peu son bonheur. Viens ! Sois content, mon ami ! sans cela ils vengeront les pleurs de la jeune fille qui t'aime.

ÉRIDON.

Si je pouvais seulement m'accoutumer à voir maint berger lui presser les mains en dansant, l'un la regarder, elle regarder l'autre ! D'y penser seulement, mon cœur pourrait crever de dépit !

ÉGLÉ.

Eh ! laisse donc : cela n'a aucune importance. Un baiser même n'est rien.

ÉRIDON.

Que dis-tu ? Rien, un baiser ?...

ÉGLÉ.

Je crois que l'on peut être fort ému dans son cœur, quand ce baiser doit dire quelque chose.... Mais veuillez lui pardonner! car, si tu te montres fâché, rien ne peut la réjouir.

ÉRIDON.

Ah! mon amie!

ÉGLÉ, *d'une voix caressante.*

Ne sois pas fâché, mon ami; tu es bon aussi. Adieu! (*Elle lui prend la main.*) Tu es brûlant!

ÉRIDON.

Mon sang bouillonne....

ÉGLÉ.

De colère encore? Il suffit. Tu lui as pardonné. Je cours auprès d'elle. Elle demande après toi en tremblant; je lui dis: « Il est bon; » elle se calmera; son cœur battra avec plus de tendresse, et elle t'aimera plus ardemment. (*Elle regarde avec sentiment.*) Écoute, elle te cherchera aussitôt que la fête sera finie, et par cette recherche même tu lui deviens toujours plus cher. (*Églé semble toujours plus tendre; elle s'appuie sur l'épaule du berger. Il lui prend la main et la baise.*) Enfin elle te voit! Oh! quel moment! Presse-la contre ton sein et sens tout ton bonheur! Par la danse une jeune fille est embellie; des joues vermeilles, une bouche qui exhale le sourire, des boucles flottantes autour de son sein agité; un doux charme environne son corps de mille attraits, lorsque la danse l'entraîne; ses veines enflées s'embrasent, et, quand son corps se balance, chaque fibre semble s'animer d'une vie nouvelle. (*Elle affecte un tendre ravissement et se penche sur la poitrine d'Éridon; il l'entoure de ses bras.*) La volupté d'un pareil spectacle, qu'est-ce qui peut la surpasser? Tu ne viens pas avec nous à la fête, et tu ne sentiras jamais ces transports!

ÉRIDON.

Ah ! mon amie, je les sens trop vivement sur ton sein. (*Il prend Églé dans ses bras et lui donne un baiser. Elle le laisse faire, puis elle recule de quelques pas et lui dit d'un ton léger.*)

ÉGLÉ.

Aimes-tu Amine ?

ÉRIDON.

Elle ? Comme moi-même !

ÉGLÉ.

Et tu peux m'embrasser ? Attends, attends, tu me payeras cette fausseté ! Homme infidèle !

ÉRIDON.

Comment ? Crois-tu donc que je....

ÉGLÉ.

Je crois ce que je puis. Mon ami, tu m'as embrassée fort tendrement, c'est vrai. J'en suis satisfaite. Trouves-tu du goût à mon baiser ? Je le crois ; tes lèvres ardentes en brûlaient davantage. Pauvre enfant ! Amine, si tu étais ici !

ÉRIDON.

Plût au ciel qu'elle y fût !

ÉGLÉ.

Fais encore le brave ! Comme cela irait mal pour toi !

ÉRIDON. Oui, elle gronderait. Ne va pas me trahir. Je t'ai donné un baiser, mais quel tort cela lui peut-il faire ? et, si ravissant que puisse être pour moi un baiser d'Amine, n'osé-je sentir que ton baiser aussi est ravissant ?

ÉGLÉ.

Demande-le à elle-même.

SCÈNE IX.

AMINE, ÉGLÉ, ÉRIDON.

ÉRIDON.

Malheur à moi !

AMINE.

Je veux, je veux le voir ! Éridon bien-aimé ! Églé m'a fait aller au bal ; je t'ai manqué de parole, j'en ai du repentir. Mon ami, je n'irai pas !

ÉRIDON, *à part*.

Trompeur que je suis !

AMINE.

Es-tu encore fâché ? Tu détournes le visage ?

ÉRIDON, *à part*.

Que lui dirai-je ?

AMINE.

Ah ! une si petite faute mérite-t-elle cette vengeance ? Tu as le droit de ton côté, cependant laisse....

ÉGLÉ.

Oh! laisse-le aller! Il vient de me donner un baiser, il en a la saveur encore....

AMINE.

Un baiser!

ÉGLÉ.

Très-tendre!

AMINE.

Ah! c'en est trop pour mon cœur! Peux-tu sitôt me haïr? Malheureuse que je suis! Mon ami m'a délaissée! Celui qui embrasse d'autres belles commence à fuir la sienne. Ah! depuis que je t'aime, ai-je fait chose pareille? Aucun jeune homme n'a plus osé prétendre à mes lèvres. À peine ai-je donné un baiser au gage touché. La jalousie me ronge le cœur aussi bien qu'à toi. Et cependant je te pardonne : seulement tourne-toi de mon côté. Mais, pauvre cœur, c'est en vain que tu es si bien défendu : il ne sent plus d'amour depuis que tu l'as offensé. Désormais celle qui plaidait pour toi avec tant d'éloquence, parlera vainement en ta faveur.

ÉRIDON.

Oh! quelle tendresse! Comme elle me confond!

AMINE.

O mon amie, pouvais-tu séduire mon ami!

ÉGLÉ.

Prends courage, ma chère enfant, tu ne le perdras point. Je connais Éridon, et je sais comme il est fidèle.

AMINE.

Et il a....

ÉGLÉ.

Oui, c'est vrai, il m'a donné un baiser. Je sais comme cela est arrivé : tu peux bien lui pardonner. Vois son repentir !

ÉRIDON. (*Il tombe aux genoux d'Amine.*)

Amine ! O ma vie la plus chère ! Oh ! fâche-toi contre elle ! Elle s'est montrée si jolie ; j'étais si près de sa bouche... que je n'ai pu résister. Mais tu connais ma tendresse : tu peux me passer cela. Ce petit plaisir ne te ravira point mon cœur.

ÉGLÉ.

Amine, donne-lui un baiser, puisqu'il parle si sagement. (*à Éridon.*) Ton plaisir ne lui ravit pas ton cœur ; son plaisir ne te ravit pas le sien. Eh bien, mon ami, tu devrais prononcer toi-même ton arrêt. Tu le vois, si elle aime la danse, ce n'est pas un crime. (*Imitant Éridon.*) Et si, à la danse, un jeune homme lui presse les mains ; si l'un la regarde, si elle regarde l'autre, cela ne veut pas non plus, tu le sais, dire grand'chose. J'espère que désormais tu ne tourmenteras plus Amine, et tu viens, je pense, avec nous.

AMINE.

Viens avec nous à la fête !

ÉRIDON.

Je le dois. Un baiser m'a instruit.

ÉGLÉ, *à Amine*

Pardonne-nous ce baiser. Et, si la jalousie se réveille dans son sein, parle-lui de ce baiser, c'est le moyen de le confondre... Amants jaloux, qui désolerez une jeune fille, rappelez-vous vos folies, et puis osez vous plaindre !